

Peut-on sauver l'homme par l'animal ?

Georges Chapouthier, chercheur émérite au CNRS, vient de faire paraître un livre original, qui vise à améliorer la morale humaine par un recours aux aptitudes des animaux et à finalement « sauver l'homme par l'animal »¹. Nous avons demandé à **Françoise Tristani** philosophe et spécialiste de communication scientifique, de lui faire préciser cette démarche étonnante, qui permet, en outre, d'éclairer les nombreux débats qui ont lieu, de nos jours, sur la relation homme-animal.

***Françoise Tristani** – Il y a quelques années, nous nous sommes rencontrés pour faire le point, dans un ouvrage, sur votre double carrière de neurobiologiste et de philosophe engagé dans la défense de l'animal². Quelle est aujourd'hui la part de vous même qui domine ?*

Georges Chapouthier - Je n'effectue plus de recherche expérimentale. Mon activité principale se situe entièrement dans la réflexion sur mes domaines de compétence, neurobiologie, mais aussi comportement animal ou éthologie. On peut donc dire que ce qui domine, c'est bien la philosophie du vivant, entre deux domaines que je relie : la réflexion scientifique et la réflexion morale.

***FT** - A la fin de ce livre vous disiez votre intention de marteler le message « il faut absolument améliorer la manière dont nous traitons les animaux qui partagent avec nous cette planète ». Avez-vous tenu votre engagement ?*

GC - Je pense que j'ai tenu mon engagement, particulièrement par ce dernier livre pour lequel vous m'interrogez, qui s'appuie sur les connaissances modernes du comportement animal et du fonctionnement du cerveau pour proposer à l'être humain une meilleure attitude morale.

***FT** – Les actions menées par les défenseurs de la cause animale ont-elles atteint l'opinion publique et les politiques ? Et, plus généralement, assiste-t-on à une*

¹ G. Chapouthier, *Sauver l'homme par l'animal*, Editions Odile Jacob, Paris, 2020.

² G. Chapouthier, F. Tristani-Potteaux, *Le chercheur et la souris*, CNRS Editions, Paris, 2013.

évolution favorable au respect de l'animal dans la société ? Concrètement quels sont les progrès qui ont été accomplis ?

GC - Oui, je pense qu'on assiste à une évolution, même si elle est très lente, en faveur de davantage de respect des animaux. Les images chocs diffusées par les militants de la cause animale y ont certainement contribué dans le domaine si douloureux de l'élevage industriel et de l'abattage, qui, par le nombre d'animaux qu'il implique, reste certainement le principal problème moral qui se pose de nos jours dans le traitement des animaux. Mais on note des progrès dans d'autres domaines : l'attitude du public à l'égard des parcs zoologiques, des cirques, de l'expérimentation animale... est devenue plus critique que par le passé.

FT – *Dans la loi contre la maltraitance animale, adoptée en première lecture le 29 janvier 2021, on note des avancées pour la protection des animaux de compagnie et des animaux sauvages, mais bien des lacunes demeurent ...*

GC – Bien sûr l'évolution de la loi accompagne l'évolution des mentalités. Le projet de loi du 29 janvier 2021 prévoit de nombreuses mesures qui renforceraient les sanctions en cas de maltraitance animale, réprimeraient la zoopornographie, interdiraient la présentation d'animaux sauvages dans divers spectacles comme les cirques ou les delphinariums, encadreraient les achats d'animaux domestiques et d'équidés et interdiraient les élevages de visons pour la fourrure. Mais le chemin est encore long. Ainsi rien ne met en cause les jeux cruels comme la corrida ou la chasse d'agrément. Rien ne vise à prendre fondamentalement en compte la sensibilité des animaux sauvages. Rien ne limite l'acquisition abusive de « nouveaux animaux de compagnie » (NAC), dont la place serait au sein de la nature. Une autre évolution juridique encourageante concerne l'expérimentation animale où une directive européenne, applicable en France, protège contre les mauvais traitements les animaux vertébrés et les mollusques céphalopodes, comme les pieuvres. La question reste posée pour d'autres groupes animaux, comme les homards ou les crabes. Mais, pour les vertébrés et les céphalopodes, les règlements qui concernent l'expérimentation animale constituent un réel progrès par rapport aux autres utilisations des animaux dans la société : ainsi un chercheur n'a pas le droit de torturer une truite pour s'amuser, mais, en cuisine, jeter une truite vivante dans l'eau bouillante pour un plaisir gastronomique reste permis. Sur ce point, il faudrait que les autres utilisations des animaux par la

société s'inspirent, sur le plan juridique, de la directive européenne concernant l'expérimentation animale.

FT – *Plus de cent milliards d'animaux continuent d'être abattus chaque année, avec un énorme gâchis par rapport aux besoins. Vous expliquez le consentement à ce massacre par le fait que « l'homme ne veut pas voir la réalité, déguise la mort » grâce à un découpage des responsabilités qui fait qu'on ne reconnaît pas dans son morceau de steak le supplice d'un animal sensible. C'est donc la société entière qui aurait construit ce scénario de déculpabilisation et de surconsommation ?*

GC - Oui, mais ce n'est pas spécifique à l'abattage des animaux, cela participe d'un phénomène plus général, le déguisement de la réalité, qui permet à l'homme de « ne pas voir » ce qui est trop violent pour lui et pourrait gêner sa sensibilité. Dans les guerres, tout au long de l'Histoire, comme dans les conflits religieux, on dévalorise l'adversaire, qui devient un barbare ou un méchant, alors que les alliés deviennent des héros valeureux. Dans la corrida, on valorise le torero par un habit de lumière face au malheureux taureau, perçu comme une bête sauvage qui mérite son destin. Dans la chasse à courre, les équipages qui s'apprêtent à massacrer un cerf de manière innommable portent de beaux habits et échangent de formules de noble courtoisie. Dans la consommation carnée, on ne mange pas un morceau de cadavre, ce qui serait un peu dérangeant, mais de l'entrecôte ou du filet mignon. La cuisson aussi est en général une manière habile de déguiser l'origine saignante du morceau d'animal. Mais le découpage des responsabilités est une autre méthode de déguisement. Ceux qui abattent les animaux ne font que « répondre à une demande du public » et ne se sentent donc pas responsables. Et, de son côté, le public, qui ne reçoit que des paquets de protéines, débarrassées de leurs caractéristiques de sensibilité animale, ne cherche pas à savoir d'où ils viennent et comment ils ont été produits. Au point même que, quand on demande à de jeunes enfants de dessiner un poisson, certains dessinent le petit rectangle de surgelé qu'ils ont trouvé dans leur assiette !

FT - *On a certes largement reconnu l'intelligence et la sensibilité des animaux, mais dans ce livre vous allez plus loin : c'est à l'homme de s'inspirer de l'animal pour s'améliorer. Comment parvenez-vous à ce paradoxe ?*

GC - Oui, c'est là le thème central de mon livre. Les connaissances modernes en neurobiologie et en éthologie permettent de montrer que certains animaux au cerveau développé, notamment les vertébrés, sont beaucoup plus proches de l'homme qu'on ne l'avait imaginé. Certains d'entre eux utilisent des outils, communiquent par des manifestations sonores parfois très complexes, observent des règles morales, ont des préférences esthétiques pour des couleurs, des formes ou des sons. Ils rient quand ils sont heureux, ou, au contraire, quand ils sont perturbés, peuvent être sujets à l'anxiété, à la dépression, voire même à l'addiction à l'alcool. Plus important encore : tous ces animaux disposent, comme nous, d'aptitudes d'empathie et d'altruisme. Ils peuvent apporter de l'aide à un congénère en souffrance. Or si l'être humain a pu surdévelopper ses aptitudes cognitives, notamment dans l'activité scientifique qui l'a rendu, lui l'*Homo sapiens*, maître du monde, il a largement négligé ses aptitudes animales émotionnelles d'empathie et d'altruisme. Ma requête est donc que l'être humain puisse davantage les développer et ainsi accéder à des sociétés plus justes et plus paisibles.

FT - *Parfois vous reprenez votre casquette de neurobiologiste en rappelant les fonctions des deux hémisphères de notre cerveau. Expliquez-nous comment faire pour développer nos « racines animales », et dans quel but ?*

GC – Le cerveau humain comporte deux hémisphères. Avec de nombreuses réserves et nuances qu'il n'y a pas lieu de développer ici, chez le sujet humain droitier, l'hémisphère gauche est plutôt orienté dans le traitement de la pensée abstraite, du langage, des mathématiques, alors que l'hémisphère droit est plus proche de la pensée concrète, pratique, voire, dans une certaine mesure, émotionnelle, plus proche aussi de ce que l'on peut imaginer de la pensée animale sans langage. L'éducation occidentale actuelle, essentiellement fondée sur les mathématiques et les langues, favorise outrancièrement l'hémisphère gauche. Il serait sans doute souhaitable que notre éducation s'attache davantage aux performances de notre l'hémisphère droit, plus proches de la pensée animale. En d'autres termes, pour développer le bénéfice de nos racines animales, il faudrait aussi, sans diminuer nos performances cognitives, modifier notre système éducatif vers davantage de respect des performances de l'hémisphère droit.

FT - *Le modèle animal, tout rafraichissant qu'il soit, ne risque-t-il pas tout de même de nous ramener à une loi de la jungle ?*

GC - Pas du tout : en demandant que l'être humain s'inspire de l'empathie animale, je ne demande, en aucun cas, qu'il copie le comportement du chimpanzé ou d'un autre animal. Je ne demande, en aucun cas, que l'être humain abandonne les aptitudes cognitives qui sont sa spécificité et permettent son succès technologique, mais qu'il accorde davantage de place, dans son comportement, à l'altruisme animal qu'il porte en lui et qu'il a un peu oublié. Pour qu'on ne se méprenne pas : mon projet ne vise donc, *en aucun cas*, à réduire les aptitudes cognitives humaines, mais à les combiner harmonieusement avec des aptitudes altruistes.

FT - *Vous avez, dans un ouvrage précédent³, discuté de la place des robots avec le roboticien Frédéric Kaplan. Comment pensez-vous que nous puissions développer notre intelligence émotionnelle alors que nous vivons de plus en plus par écrans interposés ? Et tributaires de l'intelligence artificielle ?*

GC - Sans pouvoir prédire ce que seront les robots dans quelques millénaires, il est clair que, de nos jours, l'une des différences essentielles qui existe entre les vertébrés et les robots, c'est justement la réponse émotionnelle. Si nous sommes, avec grand profit d'ailleurs, de plus en plus tributaires des écrans et de l'intelligence artificielle, c'est bien en conservant et en développant nos aptitudes émotionnelles animales que nous pourrons rester, nous-mêmes, autre chose que des robots. Ici encore, c'est son animalité qui peut sauver l'homme.

FT - *Pour revenir au présent et à ce tenace Covid, on est tenté de faire un peu de science-fiction : ce virus, apporté (peut-être) par des animaux, mais si peu nocif pour eux, ne préfigure-t-il pas la perspective d'une sixième extinction, celle des humains ? Et la revanche de la Terre, malmenée depuis des siècles par ses ingénieux prédateurs ?*

³ G. Chapouthier, F. Kaplan, *L'homme, l'animal et la machine - Perpétuelles redéfinitions*, CNRS Editions (Poche, collection « Biblis »), Paris, 2013.

GC - C'est une belle façon de voir les choses, mais, s'il s'agit d'une revanche de la nature, elle n'ira certainement pas, en ce qui concerne la pandémie de Covid, jusqu'à l'extinction de l'humanité. Il y a eu, dans le passé, de nombreuses épidémies, parfois très meurtrières (je pense à la peste), et une partie de l'humanité y a toujours résisté. S'il doit y avoir une extinction de l'espèce humaine (et, bien sûr, j'espère que ce ne sera pas le cas), il faudrait la chercher dans le comportement plus général de notre espèce, qui épuise allègrement ses réserves d'énergie fossiles et détruit systématiquement les forêts et les océans qui conditionnent sa vie. Au-delà de la pandémie en cours, il serait nécessaire que l'espèce humaine cesse enfin de détruire la nature et de creuser ainsi sa propre tombe. Et, bien sûr, comme les espèces sont liées dans les équilibres écologiques, le respect des animaux est aussi une part essentielle du respect de la nature.